

– Hier –

Hier j'étais à Beyrouth. Pour s'y rendre depuis Paris, il faut quatre heures; j'en ai mis quatre cent mille. Le temps passé sur cette terre depuis ma naissance. « Liban », c'est pourtant un mot que je n'ai cessé d'entendre tout au long de mon existence. Mais la guerre civile lorsque j'étais enfant, puis les contingences de ma vie d'adulte m'ont éloigné de cette contrée fantasmée dont parlaient régulièrement mes grands-parents. Tout évoquait chez eux ce pays où ils avaient grandi du temps où il était sous protectorat français. Les tapis orientaux accrochés aux murs du salon, la table basse marquetée, la sellette rectangulaire, le jeu de backgammon en bois orné de nacre. Et puis les plats que ma grand-mère préparait durant des heures : les petits pots de mehallabieh, ce flan à l'eau de fleur d'oranger, le taboulé, constitué essentiellement de persil et tomates, le moutabal, ce caviar d'aubergines au milieu duquel elle creusait une petite cavité pour y verser l'huile d'olive. La cuisine, je ne l'ai compris qu'après

sa mort, c'était son coin de Liban à ma grand-mère. Pour cette raison, elle s'y sentait si bien et y passait le plus clair de son temps. Et il y avait aussi ces conversations en arabe, quand le ton montait en plein repas, pour que je ne comprenne rien. Pépé, qu'est-ce que vous disez? T'occupe. J'aurais pu me rendre plus tôt à Beyrouth, ma grand-tante et mes cousins y vivent encore, mais voilà : ce n'était qu'hier.

– Rôti patates –

On ne se retrouve pas à Beyrouth sans motif. Il en faut au moins un. On peut par exemple aimer le ski et la baignade en mer, activités qu'il est possible de pratiquer dans la même journée au Liban pour peu qu'on dispose d'un véhicule. On peut également affectionner la gastronomie évoquée plus haut. Dans mon cas, tout a commencé lors d'un déjeuner chez ma grand-mère : chauffeur du Négus, Mémé tu rigoles? Ce jour-là, j'attaquais ma deuxième tranche de rôti, agrémentée d'une de ces pommes de terre dont l'enrobage craquant et doré avait largement contribué à établir la réputation de ma grand-mère, tout au moins dans notre cercle familial, quand elle décocha ce missile : « Mon oncle Francesco était le chauffeur d'Haïlé Sélassié. »

Des années que je venais un samedi sur deux déjeuner avec ma grand-mère et, d'un coup, pan. Le samedi, et c'était un rituel, je passais chez elle vers onze heures, elle me confiait sa carte bleue, deux sept sept tu te

souviendras ? Enfin Mémé, ça fait cent fois que tu me la passes ta carte. Je me rendais ensuite au Carrefour Market voisin, lui achetais quelques provisions, notamment les gâteaux Delacre dont elle raffolait, et choisissais mon repas du jour. Fais-toi plaisir, c'était sa seule consigne. Évidemment, j'achetais un Bourgogne grand cru, avec l'assurance que mon aïeule y trempe à peine les lèvres et que je finisse seul la bouteille. D'ordinaire, les conversations tournaient autour de François Fillon, de ma cousine homosexuelle, de feu mon grand-père et de mes amours, discussions que je résume ainsi sobrement, mais qui, dans la bouche de ma grand-mère, donnaient plutôt : « je peux pas le voir ce traître », « quel gâchis ta cousine rien de mieux qu'un bon petit coup quand même », « vivement que je le rejoigne le Pépé il me manque » et « je suis pas sûr que tu sois heureux ». Mais là, pour la première fois, elle me racontait son oncle. Francesco de Martini, un espion qui parlait italien, puisqu'il l'était, français, arabe et anglais. Au volant de la Fiat 3000 du Négus, il écoutait et comprenait toutes les conversations, qu'il reportait ensuite en haut-lieu.

C'est dingue ça, Mémé, pourquoi tu ne m'en as jamais parlé avant ? Bah je sais pas, t'as qu'à venir me voir plus souvent. La garce, déjà que j'étais celui de la famille qui la fréquentait le plus depuis le décès de mon grand-père. Il faut dire que j'étais son chouchou, le premier de la dynastie des *tastouzes*, ce mot qui au Liban signifie *petit cul*. Née à Beyrouth, ma grand-mère avait ce truc, peut-être propre aux Orientales, d'accorder principalement du crédit aux enfants de sexe masculin. Il y en eut plein des

tastouzes après moi, mais je demeurais son préféré. Une fois devenu adolescent, je fus cependant détrôné par le fils de mon oncle, qui fut lui-même remplacé par son petit frère quelques années plus tard. Mémé, tu as déjà entendu parler de Google ? Attends, on va regarder sur mon téléphone, il doit bien exister une trace de ton oncle. Je tapai son nom, tu m'as dit « de » ou « di » Martini ? Purée, elle avait raison. Trois photos en noir et blanc apparurent bientôt. Une où le tonton ressemblait à Lawrence d'Arabie avec son keffieh blanc cerclé de noir, une autre où il affichait fièrement une vingtaine de médailles sur son costume militaire, et une dernière où il était juché sur la fameuse Fiat 3000. Alors là. Sur le cul, le tastouze.

– Jacques Chirac –

Ma grand-mère m'a fait la gueule une fois. A posteriori, je me dis que si j'avais eu quatre-vingt-dix piges et que sur quatre-vingt-dix pages mon petit-fils m'avait traité de « vieille bique », peut-être aurais-je moi aussi réagi de la sorte. Dans un précédent livre, où je lui rendais hommage et des comptes, j'avais en effet écrit qu'elle avait tout le temps son mot à dire sur tout et n'importe quoi. Vengeance, elle m'avait vivement recommandé de faire du Marc Lévy lui au moins il vend c'est pas comme tes histoires de type dépressif. Deux mois, sa bouderie avait duré. Et puis, un jour, en me sortant une bière du réfrigérateur, des Kronenbourg qu'elle n'achetait que pour moi, elle m'avait lâché : « Bon, j'arrête de te faire la tête.

Tu es mon petit-fils et je ne pourrai plus en changer de toute façon.» Et c'était reparti comme avant : le traditionnel rôti patates, succédant à la petite clope d'avant repas que je lui offrais et qu'elle crapotait avec un malin plaisir, le Bourgogne grand cru, le gâteau avec une fine couche de nougatine, le café serré à la libanaise qu'on touille à mesure que l'eau est versée, les anecdotes sur tel et untel, Nicolas Sarkozy un peu, Jacques Chirac beaucoup. Sur l'autel sentimental de ma grand-mère, figurait au premier plan Pierre, qu'elle surnommait *Pierrot*, puis pas loin derrière, mais alors vraiment pas loin, Jacques Chirac.

En soixante-dix ans de vie commune, jamais elle n'avait trompé le Pierrot en question, mais s'il lui avait été donné de rencontrer Jacques Chirac, qu'est-ce qu'il est bel homme, je ne suis pas sûr que le père de ses quatre enfants eût conservé sa place en haut du podium. Ma grand-mère a tour à tour été RPF, URAS, RS, UNR, UNR-UDT, UD, UDR, RPR et UMP, autant d'acronymes différents, mais qui tous signifiaient la même chose : elle était de droite, et invariablement. La vision que Mémé avait du monde se résumait à ce que voulaient bien écrire les journalistes du *Figaro*, qu'elle lisait quotidiennement depuis soixante ans. De fait, on n'était pas souvent d'accord et je m'amusais à l'asticoter. Il suffisait notamment que je glisse dans la conversation le mot *Fillon* (parfois même le prononçais-je malicieusement trop vite, *Fion*) pour la mettre dans tous ses états. Il ne fallait pas trahir Chirac, c'était interdit.

Mais ce midi-là, point de Chirac et tous ses lieutenants, non, ce midi-là, elle me parlait du Négus. Oui,

Haïlé Sélassié I^{er}, l'empereur d'Éthiopie. Mais ce n'est pas ce midi-là que j'ai collé le Post-it® sur le frigo.

– Rasta Baby –

Avant ce déjeuner, ma connaissance en empereurs d'Éthiopie était assez limitée. À l'école, on enseigne les Gaulois et les Romains, mais les Éthiopiens ne figurent pas dans les priorités des professeurs d'histoire-géographie. À dix-sept ans, j'avais rencontré en Colombie un Écossais qui, apprenant que je vivais à Nantes, m'avait donné un courrier à transmettre à son fils à mon retour en France. Keith, c'était le prénom du destinataire, était ce que j'appelais à l'époque un « fumeur de pétards ». Je n'en fumais pas moi-même, mais j'étais content de compter, c'est moche content de compter faudra que je pense à trouver autre chose, un « fumeur » dans mon entourage, ça fait bien quand on est adolescent. Car, le courrier une fois remis, nous avons gardé contact, sympathisé même, et je me rendais de temps en temps chez lui le samedi après-midi. Je n'étais du reste pas le seul. Keith étant un des rares de sa bande à disposer de son propre appartement, son salon prenait des allures de cour des miracles où la marijuana tournait de doigts en doigts et le reggae en boucle sur la platine vinyle. Dieu que j'ai pu, enfin Jah que j'ai pu, écouter du reggae à l'époque. Évoluant dans le milieu poppy, mes vedettes à moi c'était Pulp, Blur ou The La's plutôt que Bob Marley et, en moins bien, ses rejetons Ziggy, Ky-Mani, Julian, Damian, Rohan

et Stephen. Je mets sur le compte de la drogue le fait que la descendance de Bob se soit lancée dans la musique comme papa. Wolfgang Amadeus Mozart n'a jamais fumé de joints au-dessus du berceau de Karl Thomas, Franz Xaver, Raimund Leopold et Theresia Constanza et ses gosses ne nous ont pas emmerdé avec du sous-Mozart. Passons. Sur un mur du salon, était punaisée une affiche avec un enfant noir, bras croisés, dreadlocks en pagaille sur la tête, qui dévisageait crânement son vis-à-vis, en l'occurrence moi, qui ne savais pas du tout qui c'était. C'est Rasta Baby, m'apprit Keith, un rastafari. Ah, et c'est quoi un rastafari ? Ça vient de la religion jamaïcaine, me répondit-il, qui considère Haïlé Sélassié comme prophète et messie. Voilà, avant Mémé, ce fut la première fois que j'entendis parler du Négus.

– Petit caractère –

C'est rare les gens qui, comme ma grand-mère, n'ont pas d'amis. Son Pierrot, sa progéniture et son intérieur lui suffisaient. Chaque matin, elle se levait à cinq heures pour boire son café, puis déroulait sa journée. Ménage, lessive, cuisine, *RTL*, déjeuner, *Figaro*, sieste, *Scrabble*, engueulade t'as triché, dîner, télévision, dodo, café, ménage, lessive, cuisine, *RTL*, déjeuner, *Figaro*, sieste, *Scrabble*, engueulade t'as triché, dîner, télévision, dodo. Ainsi de suite, méthodiquement. Pas besoin de plus, elle était heureuse comme ça. Son mari lui confiait en début de mois un budget pour la maison qu'elle gérait selon son

bon vouloir et dont elle faisait allègrement profiter les petits-enfants qui lui rendaient visite. Je suis reparti un paquet de fois avec cent balles en poche pour : va chez le coiffeur, ils sont vraiment trop longs tes cheveux. Elle glissait le billet dans ma veste. Pour la forme, je jouais la vierge effarouchée, non non Mémé pas la peine, mais j'acceptais évidemment ces étrennes d'avant l'heure que je dépensais ensuite en bières et cigarettes. Ma grand-mère avait été très belle. La photo de son mariage trônait au-dessus du lit, pour ça que je le savais. Mon grand-père en était tombé fou amoureux à l'adolescence. Ils s'étaient donné la main un après-midi beyrouthin, face à la Méditerranée, et ne s'étaient plus jamais quittés. Pourtant, il fallait se la farcir ; elle avait son petit caractère. Une fois, lors d'un de ces déjeuners dont je parlais plus avant, elle m'avait même raconté qu'elle avait voulu tuer. Tuer. C'était pendant la Seconde Guerre mondiale. Mon grand-père était militaire au sein des Forces françaises libres, les fameuses « FFL de De Gaulle ».

Je fais d'ailleurs une parenthèse à ce sujet : autant Mémé aurait pu tromper Pépé avec Chirac, autant Pépé aurait pu le faire avec le Général De Gaulle, à qui il vouait une admiration sans borne. Affecté en Syrie, mon grand-père vivait avec sa jeune épouse à Deir ez-Zor. Un jour, et ma grand-mère avait eu un pressentiment, elle avait quitté leur domicile et s'était réfugiée au sein de la garnison. La femme d'un militaire français fut, quelques heures plus tard, violée, torturée et tuée. Ma grand-mère réclama un flingue pour aller tous les buter ces cons, ce que bien sûr on lui refusa, mais je sais qu'elle en aurait

été capable. Pourquoi je parlais de ça? Ah oui, mon arrière-grand-oncle, j'y viens. Ce matin, j'ai consulté la page Wikipedia qui lui est consacré. Problème, tout est en italien, langue que je ne maîtrise pas. Google Traduction me propose une version en français, j'accepte :

« C'était un gars étrange et trapu, la moustache, les yeux en vie, je l'ai entendu appeler le sergent-major, mais en réalité il n'était ni un soldat ni un bourgeois. Il avait un pantalon mexicain, des bottes à lancettes, une coiffe de cirque, sa ceinture tenait un pistolet hors d'usage, un roman jaune, un mouchoir vert autour du cou comme les Arabes et une ceinture géante à la ceinture. Il a dit qu'il est né en Mésopotamie de l'italien : je sais que certains italiens, mais je parle et écris le meilleur arabe et de garder une bonne mémoire du Coran. Je parle aussi amharique mieux que beaucoup d'Abyssins. Je n'ai aucune éducation parce que je méprise les écoles : à treize ans, je me suis enfui de ma maison pour me livrer avec quelques compagnons à l'aventure dans le désert, les armes à la main contre les Bédouins et les brigands. »

Merci Google, qu'est-ce que je vais faire de ce charabia? J'ai envoyé le texte à un ami dont la belle-mère parle couramment cette langue. On verra bien si ma grand-mère m'a dit vrai.

- Alors oui, -

Je trouve toujours mieux à faire. Lire, marcher, travailler, cuisiner. Mais consacrer une heure du temps qu'il

me reste sur terre pour me rendre dans un magasin afin d'y acheter une couette, subir l'interminable file d'attente aux caisses, traverser la ville avec l'encombrant sac dont l'anse en plastique se déchire inmanquablement je le savais fait chier, ça m'épuise par avance. Du coup, je compose. Lorsque je me couche, j'étale sur le drap une première serviette de bain à hauteur des jambes, puis une deuxième au niveau du torse, j'y superpose mes deux manteaux d'hiver et le tour est joué, j'ai chaud. Au gré de mes mouvements nocturnes, des interstices se créent pourtant entre les différents textiles qui permettent au froid d'agacer mes membres dévêtus. Voilà, j'ai la gorge prise, c'est intelligent. Pas évident tous les jours de vivre sur un bateau. J'habite en effet sur une pénichette amarée à deux pas de la gare de Nantes. Chambre, cuisine, salon, tout s'étire d'un seul tenant dans cette embarcation. De la vingtaine de logements que j'ai pu occuper dans mon existence, c'est sans doute le plus spartiate. Même si elle donne encore signe de vie par d'insupportables et réguliers bourdonnements, la pompe à eau ne fonctionne plus; je me rends quotidiennement à la capitainerie chercher quelques litres dans des bouteilles en plastique. Le plancher du bateau est, comment dire sans vexer la langue française et mon propriétaire, fluctuant, avec de nombreuses cavités que masque à peine le Lino orange et flashy. Les toilettes ne servent qu'à uriner. Pour les matières fécales, cela implique une logistique que je ne détaillerai pas ici, ne dérivons pas. Alors oui, c'est dans ces quinze mètres carrés que je passe mes journées. J'ai quitté un poste à responsabilités à Paris, avec le salaire

correspondant, pour revenir à Nantes et me consacrer à l'écriture. J'ai mis du temps à trouver mon sujet. Je le cherchais, mon héros. Un type dont on observe l'évolution, d'un point A à un point Z, en passant par un point B, C, etc. Et puis un soir, alors que je me trouvais nez à nez avec un héron qui agitait ses ailes sur mon ponton, j'ai eu un flash. Un héron, bien sûr que j'en ai un à portée de main. Un héros, je veux dire. Et romanesque en plus. Je me suis endormi bercé par le cliquetis de la pluie sur le toit et les vaguelettes soulevées par la rivière. Au réveil, je me suis levé, transi de froid, pour rejoindre la table du salon et l'ordinateur. C'est décidé, je me rends au Liban interroger Huguette, la sœur de ma grand-mère. J'ai collé un Post-it® sur le réfrigérateur : *Francesco de Martini*.

- Week-end à Rome -

Pas fermé l'œil de la nuit glaannnnggdlonnnggg. Cette fichue pompe à eau glaannnnggdlonnnggg, que mon propriétaire est venu réparer hier glaannnnggdlonnnggg, se met, depuis, en branle toutes les trois minutes glaannnngg boummm vrumm dlonnnggg. Allez trouver le sommeil avec ça glaannnnggdlonnnggg. Je respecte tout de même le cahier des charges que je me suis fixé la veille : préparer mon voyage glaannnnggdlonnnggg à Beyrouth, mais je suis de mauvais poil. Entre deux glaannnnggdlonnnggg, j'ai fouillé dans le cahier où j'avais noté le numéro de téléphone de mon cousin Francky et j'ai glaannnnggdlonnngg putain mais j'en peux plus, et